

## Résumés

*Norman Aselmeyer*, La mort et le choléra. Expériences de l'épidémie et façons de voir la mort dans les textes autobiographiques d'ouvrières et d'ouvriers

Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, le choléra a été une maladie des pauvres et des démunis. Les victimes de la dernière épidémie de choléra allemande, qui eut lieu en 1892 à Hambourg, se trouvèrent principalement au sein de la classe ouvrière. Les témoins contemporains tout comme les historiennes et les historiens ont avant tout expliqué cet état de fait par le manque d'hygiène et ils ont même interprété ce manque comme un fatalisme vis-à-vis de la mort. Cet article analyse à partir de l'épidémie de choléra de Hambourg en 1892 la dimension subjective du déroulement de l'épidémie et la pratique médicale des ouvrières et des ouvriers afin d'ajouter à la question de leur surmortalité une perspective centrée sur les acteurs. Pour ce faire, nous nous appuyons sur des textes autobiographiques d'ouvrières et d'ouvriers. L'analyse de leurs souvenirs montre que la réaction prolétaire à l'épidémie avait pour objectif de conserver la santé, qu'elle était essentiellement orientée vers les pratiques traditionnelles et moins vers celles de la médecine universitaire. En outre, les représentations de la mort revêtent une importance particulière dans le rapport au choléra. Elles peuvent expliquer l'insouciance et l'indifférence qu'on attribue généralement à la classe ouvrière. Enfin, la surmortalité durant les épidémies de choléra n'est pas à imputer à un fatalisme envers la mort, mais à un enchaînement de causes, dues à des inégalités structurelles et institutionnelles ainsi qu'à des opinions et des comportements propres au milieu prolétaire, qui s'expriment par une distance envers la médecine universitaire et des attitudes spécifiques par rapport à la mort.

*Michael Becker* // *Dennis Bock*, «Musulmans» et sociétés de détenus. Une contribution à l'histoire sociale des camps de concentration nazis

Dans les camps de concentration et d'extermination nazis, on surnomma «Musulmans» les prisonniers qui se trouvaient à la frontière entre la vie et la mort. Tandis que les Musulmans sont omniprésents dans les témoignages des survivants, ils ont jusqu'à présent été largement ignorés par la recherche scientifique. Notre étude prend son point de départ dans l'observation selon laquelle les récits portant sur les musulmans suivent une trame narrative largement répandue qui les présente comme passifs, isolés et sans possibilité de survie. Pourtant, les documents rassemblés pour le présent article font apparaître les Musulmans comme des acteurs déterminés, exerçant une influence sur leur situation dans les camps. En partant de témoignages littéraires, de rapports de survivants et de protocoles juridiques archivés, nous montrons que cette opposition renvoie à la réalité sociale pleine de contradictions des sociétés de détenus et que les expériences faites par les Musulmans dans les camps de concentration étaient bien plus complexes que ne le considérait la recherche jusqu'alors. Dans le même temps est ébauchée une méthode prometteuse destinée à l'étude des sociétés de prisonniers. Elle choisit de partir de la perspective des groupes de prisonniers marginalisés et permet ainsi de combler ces retards de la recherche et de relire de manière critique les résultats jusqu'alors obtenus. L'article montre que le «Musulman» est à appréhender en tant que catégorie relationnelle. De plus, nous démontrons qu'il y avait un processus constant de «musulmanisation» des prisonniers, auquel participaient de nombreux acteurs des sociétés de détenus et que ce processus était d'une importance capitale pour la (ré)-organisation des relations sociales entre les prisonniers. La catégorie de «Musulman» est transversale à toutes les autres catégories de l'ordre social des sociétés concentrationnaires. La prise de distance par rapport aux

prisonniers «musulmanisés» visait à garantir sa propre identité sociale. A l'aide d'une analyse microscopique d'échantillons de réalités spatio-temporelles, nous reconstruisons les processus sociaux au sein des sociétés de détenus ainsi que les pratiques actionnelles des Musulmans dans le contexte de la recherche actuelle sur les camps de concentration.

*Moritz Buchner*, Le deuil civilisé? Les émotions comme critère de différenciation dans l'Italie bourgeoise (environ 1870–1900)

En partant d'une lithographie parue en 1874 et représentant une cérémonie d'enterrement dans l'Italie du Sud, le présent article montre que, du point de vue de la bourgeoisie italienne, la façon «convenable» de porter le deuil se définissait essentiellement par une démarcation envers les sentiments et comportements «non-civilisés». L'analyse met en lumière trois champs de différenciation qui jouaient un rôle déterminant dans l'opposition entre le deuil bourgeois et urbain et le deuil rural et traditionnel: une image rationaliste de la mort marquée par des considérations biologico-médicales, un modèle de socialisation fondé sur des affects individualisés, mais insérés dans un cadre familial, et une moralisation des émotions concernant le corps qui allait de pair avec une réinterprétation des sentiments douloureux auxquels on avait attribué un sens positif conformément à l'interprétation catholique traditionnelle. Enfin, nous nous demandons dans quelle mesure cela a conduit à une relation contradictoire à la mort et au deuil et quels en ont été les effets sur les pratiques de deuil au sein de la bourgeoisie.

*Ann Katrin Düben*, «De sorte que disparaisse ensuite l'ensemble des tombes de Bockhorst». Les cimetières des morts des camps de l'Emsland au regard de la politique mémorielle de la République fédérale (1945 à 1970)

Suite à l'édification d'un ensemble de camps nazis dans l'Emsland ont été construits à proximité immédiate de ces camps à partir de 1933 des cimetières destinés à l'enterrement des prisonniers décédés. L'article analyse l'histoire de ces cimetières après la fin de la Seconde Guerre mondiale suivant l'hypothèse que la remémoration du passé nazi s'est, jusque dans les années 1960, presque exclusivement exprimée par la commémoration officielle des morts. C'est pourquoi les cimetières destinés aux personnes décédées dans les camps ont été au coeur de l'histoire mémorielle conflictuelle des camps de l'Emsland. En guise d'exemple, nous analysons à partir du cimetière de Bockhorst-Esterwegen les champs d'action des protagonistes de la politique mémorielle et de leurs opposants. Nous montrons ainsi que les négations du passé au niveau local ainsi que les interventions s'y opposant ont suivi les tendances présentes au niveau fédéral.

*Anna-Maria Götz*, Entre statut, prestige et distinction. Le caveau familial et la mutation des pratiques d'inhumation au XIX<sup>e</sup> siècle

Les caveaux monumentaux de la bourgeoisie autour de 1900 présentent une source incomparablement dense pour l'histoire sociale. L'édification des grands cimetières municipaux permit d'avoir la place suffisante pour remplacer les anciens tombeaux et fosses communes par des tombes individuelles. C'est surtout la bourgeoisie qui put se permettre d'aménager les tombes de manière représentative et individuelle. Avec l'aide de professions émergentes liées aux secteurs des pompes funèbres et de la mémoire des défunts, la tombe publique fut mise en scène comme un mémorial privé. Les statues ornant la tombe jouèrent un rôle particulier. Pièce centrale des tombes, leur réalisation était soit confiée à des sculpteurs renommés qui créaient des pièces uniques coûteuses ou, variante moins dispendieuse, on commandait sur catalogue des statues produites en série. C'est surtout la taille du monument, le coût du matériau ou l'emplacement de la tombe qui permettaient de faire des conjectures sur le statut social des propriétaires de la tombe. Ici apparaissent

déjà la distinction ainsi que le désir des propriétaires des tombes de mettre justement en scène la distinction par-delà la mort dans l'espace du cimetière. Plusieurs milliers de statues furent disposées sur les tombes en Europe entre 1880 et 1910. A partir d'une sélection de trois exemples à Paris, Hambourg et Vienne, on peut illustrer de manière exemplaire les interactions entre statut, prestige et distinction qui étaient répandues à l'échelle supra-régionale dans la culture des monuments funéraires du XIX<sup>e</sup> siècle.

*Florian Greiner*, «Mourir de la bonne façon». Vulgarisation scientifique autour du thème de la mort depuis les années 1970

L'article analyse des ouvrages pratiques portant sur les thèmes de la mort et du deuil du début des années 1970 jusqu'aux années 1990. Il s'intéresse à leurs auteurs, à leurs contenus, aux personnes auxquelles ils étaient destinés ainsi qu'aux stratégies de vulgarisation scientifique dans le domaine de la mort dans la République fédérale d'Allemagne. Un autre aspect traité est la question de la relation entre l'expertise scientifique et le savoir populaire reposant sur l'expérience ainsi que le rôle de la religion et de l'Eglise. La thèse centrale est que ces publications sont l'expression de la levée forcée du tabou pesant sur la mort par un nouveau groupe d'«experts publics de la mort» et qu'elles indiquent une mutation des attitudes envers la mort et le deuil au sein de la société. Nous montrons ainsi que la rationalisation de la mort à laquelle aspirent ces ouvrages pratiques peut être interprétée comme un schéma fondamental d'une «scientification de la mort». L'objectif de ces guides est la représentation d'une «bonne mort», qui permette non seulement au mourant de partir de manière paisible et digne, mais qui pèse également aussi peu que possible sur les parents du défunt aux niveaux temporel, financier et psychique. En outre, les brochures et manuels tentent avec leur critique envers le soi-disant refoulement de la mort d'ancrer à nouveau la mort et le deuil comme composantes intégrantes de la vie quotidienne.

*Nina Janz*, Morts et héros. Les soldats de la Wehrmacht mort au front durant la Seconde Guerre mondiale

Plus de 20 millions de soldats moururent sur le front durant la Seconde Guerre mondiale. La Wehrmacht réagit à la mort de près de cinq millions de soldats non seulement en créant des histoires héroïques mythifiées, par de la propagande et des parades, mais également en mettant en place une administration coûteuse destinée à fournir des renseignements sur les morts et leurs tombes et à les enregistrer. Des commandos chargés de l'inhumation et ce que l'on a appelé les «officiers d'enterrement militaire» eurent pour mission de garantir à chaque soldat une tombe et une commémoration «digne». Cependant, la Wehrmacht eut des difficultés à ramener en lieu sûr les dépouilles des soldats morts au front, à les identifier et à les inhumer. Le temps, le matériel ou l'énergie nécessaire à l'enterrement des morts selon les ordres et les directives de la Wehrmacht firent souvent défaut. Durant les missions de combat, les morts durent être abandonnés et ne purent être ramenés. Les conditions météorologiques difficiles comme le gel et la neige entravèrent le creusement des tombes; des morts furent confondus, des déclarations de décès, des informations concernant les tombes furent perdues et il ne fut pas toujours possible d'expliquer aux familles ce qu'il était advenu des soldats. Alors que les soldats mouraient loin de leur famille et de leur demeure, leur mort fut idéalisée en tant que «mort héroïque pour la patrie». Une fois par an, leur souvenir était célébré lors de la «Journée de commémoration des héros», ainsi qu'avait été renommé le Jour de deuil national. La Wehrmacht et le NSDAP y célébraient les soldats morts au front et la contribution qu'ils avaient apportée à la patrie par des parades, de la musique militaire et le dépôt d'une gerbe à la Neue Wache à Berlin. Au lieu de pleurer les morts, on affichait de la fierté,

la combativité et la certitude de gagner la guerre. La gestion de la mémoire des soldats tombés au front donnait lieu à une représentation entièrement mise en scène et structurée de la «mort héroïque» des soldats – de la tombe jusqu’à la parade et à l’idéalisation de la mort des soldats durant la Journée de commémoration des héros.

*René Schlott*, Les victimes du Mur de Berlin. Événement et souvenir

De 1961 à 1989, 138 personnes trouvèrent la mort à proximité des installations frontalières entourant Berlin Ouest. Le nombre des personnes ayant trouvé la mort à proximité du Mur de Berlin a, durant les trente-sept années de son existence, décliné de manière continue de décennie en décennie. Le «mort du Mur typique» était un homme non marié, sans enfant, âgé de 25 ans et ayant reçu une formation d’ouvrier qualifié, comme le montrent les données extraites des biographies rassemblées de 2005 à 2009 par le projet «Les victimes du Mur de Berlin». Les motifs de fuite évoqués vont du désir de poursuivre à Berlin Ouest des études que la construction du Mur avait interrompues à la crainte de se voir refuser la demande de sortie de territoire. L’article se penche, outre sur les aspects socio-historiques, sur le rapport précisément réglé au niveau étatique en RDA envers les victimes du Mur, rapport qui, la plupart du temps, revenait à une falsification, voire une dissimulation des circonstances exactes du décès. En effet, dans l’atmosphère chargée qui régnait dans la ville divisée dans laquelle se faisaient directement face les deux blocs de la Guerre Froide, chaque décès connu ayant eu lieu à proximité du Mur de Berlin était immédiatement politisé et instrumentalisé par chacun des partis pour servir ses propres objectifs, et ce y compris au-delà de la chute du Mur en 1989. Avec la Réunification disparurent les formes de la commémoration officielle de la RDA, tandis que les rituels de commémoration créés à l’Ouest furent maintenus presque sans rupture comme formules commémoratives dans l’Allemagne réunifiée. Ce n’est qu’en 2009, avec le passage d’une commémoration dichotomique à une commémoration du Mur prenant en compte la multiplicité des perspectives, qu’eut lieu une césure dans la commémoration de l’histoire de la mort dans la situation extrême que représentait la division allemande.

*Lu Seegers*, Le père défunt dans la mémoire familiale. Allemagne et Pologne après 1945

La perte du père tombé au combat du fait de la Seconde Guerre mondiale fut un phénomène de masse en Europe après la Seconde Guerre mondiale. Tandis qu’en Allemagne, près de 2,5 millions d’enfants avaient perdu leur père, membre de la Wehrmacht, au combat, en Pologne, la plupart des hommes non-juifs trouvèrent la mort dans les persécutions menées par le pouvoir d’occupation allemand ou soviétique, ou alors, parce qu’ils servaient au sein de l’Armée intérieure polonaise (*Armia Krajowa*). On estime au total à 1,1 millions le nombre d’orphelins de père et d’orphelins de père et mère en Pologne après 1945. L’article traite de la question de savoir comment la mort du père due à la guerre a été interprétée de manière rétrospective en Allemagne de l’Est et de l’Ouest par les fils et filles nés en 1945. Les points de vue de Polonais orphelins de père sont également convoqués de manière ponctuelle pour intégrer la perspective européenne. À l’aide de 40 interviews centrées sur l’histoire d’hommes et de femmes est-allemands et ouest-allemands, mais aussi polonais, nés entre 1935 et 1945, et dont le père était tombé au front, l’article analyse les perceptions individuelles, enfantines de la mort due à la guerre ainsi que sa signification et son interprétation à différentes phases de la vie. Les interviews constituent un moyen de reconstruire de manière exemplaire les rapports familiaux modifiés suite à la mort du père, les interprétations individuelles de la perte ainsi que la position du père dans la mémoire familiale en Allemagne et en Pologne.

*Henning Türk*, Les fondations bourgeoises en tant que memoria et l'harmonisation sociale «par le haut» après la Révolution de 1848/149. Les donations et fondations de la famille Jordan à Deidesheim

L'article se penche sur la memoria en tant que «commémoration des morts par les vivants» (Michael Borgolte) dans une étude locale, à partir de l'exemple de la pratique des fondations bourgeoises au XIX<sup>e</sup> siècle. Il montre, à partir des fondations créées dans la petite ville palatine de Deidesheim entre la Révolution de mars et la naissance de l'Empire en 1870/171, comment les aspects politiques, sociaux et religieux se rejoignent dans les fondations et les donations. Ainsi, la bourgeoisie put conférer à la mort un sens plus profond par des fondations créées dans le contexte de la mort de parents proches. Les fondations présentaient une issue permettant d'échapper à une mort de plus en plus perçue comme dénuée de sens. Dans le même temps, la bourgeoisie légitimait par ces fondations et donations sa position sociale et économique locale dominante. En outre, les fondations créées dans le domaine de l'hygiène publique, de l'assistance et de l'éducation permettaient à la bourgeoisie d'imposer au niveau local sa conception du monde libérale.

*Sebastian Weinert*, La «mort» comme argument. Stratégies de l'éducation sanitaire du peuple depuis la fin de l'Empire jusqu'au début des années 1960

L'éducation sanitaire du peuple ou son instruction relative à la santé vit au tournant du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle son importance considérablement accrue, cet élan fut particulièrement visible avec les grandes expositions hygiénistes comme la première exposition internationale d'hygiène à Dresde ou l'exposition pour l'hygiène publique, l'assistance sociale et l'éducation physique (GeSoLei) à Düsseldorf en 1926. L'objectif des éducateurs du peuple dans le domaine de l'hygiène était d'influencer les comportements de la population dans le domaine de la santé en vulgarisant le savoir médical et biologique et en s'adressant directement à leur public. Dans cette perspective, la «mort» joua un rôle particulièrement important. Les éducateurs en matière d'hygiène abordaient en effet directement la question de la crainte envers la mort ou – à rebours – l'espoir d'une longue vie et l'instrumentalisaient afin de servir leurs propres objectifs. Le présent article s'intéresse à la façon dont la „mort“ a été utilisée comme argument dans le domaine de l'éducation sanitaire depuis la fin de l'Empire jusqu'au début des années 1960. Ainsi apparaissent clairement les mutations et les continuités auxquelles fut soumis le rapport à la «mort» durant cette période et sous cette forme spécifique de vulgarisation scientifique.